

Le philosophe Pierre Guenancia : "C'est en sortant de son petit enclos que l'on peut accéder à l'humanité"

Le spécialiste de Descartes a reçu le prix des Rencontres philosophiques de Monaco pour son livre "L'Homme sans moi. Essai sur l'identité". Il y développe une thèse forte, s'opposant au culte du moi comme au communautarisme.



Pierre Guenancia est professeur émérite d'histoire de la philosophie à l'université de Bourgogne. Photo Didier Goupy/Signatures

Par **Juliette Cerf**

Réservé aux abonnés

Publié le 30 juin 2024 à 09h32

Chaque année depuis 2016, le prestigieux prix des Rencontres philosophiques de Monaco, présidé par Charlotte Casiraghi, Robert Maggiori et Raphaël Zagury-Orly, et décerné par un jury comptant onze philosophes de renom (1), récompense un ouvrage de philosophie publié en langue française durant l'année civile précédant l'attribution. Après Jean-Baptiste Brenet en 2023 (pour *Que veut dire penser ? Arabes et Latins*, éd. Rivages), c'est au tour de Pierre Guenancia, professeur émérite d'histoire de la philosophie à l'université de Bourgogne et spécialiste de



Le magazine en format numérique

[Lire le magazine](#)

l'œuvre de Descartes, de recevoir l'exigeant prix pour son livre *L'Homme sans moi. Essai sur l'identité* (éd. PUF) — la cérémonie s'est tenue à Monaco, le 13 juin (2). En résonance subtile avec l'époque, l'auteur bâtit dans son ambitieux ouvrage une thèse forte et originale, opposée tout à la fois au culte du moi et au communautarisme, qui obsèdent et polarisent les débats contemporains.

La suite après la publicité

Ni « moi-je » ni « moi-nous », le « je » propre à l'homme que défend Pierre Guenancia, éclairé et rationnel, ouvert sur l'autre et donc sur la possibilité d'un monde commun, résiste à toutes les identités identitaires et nationalistes. Un horizon précieux et apaisant dans le tumulte actuel.

Comment recevez-vous ce prix ?

J'ai été assez surpris, car mon essai, plutôt classique dans ses références (Descartes, Pascal, Husserl, Levinas...), ne suit pas les traces de la philosophie dominante, centrée sur l'environnement, l'animal, l'écologie, ou encore sur les problématiques de genre, de race ou de classe. Ce prix me donne une réelle force pour aller plus loin, comme le disait Malebranche, et j'ai bien sûr aussi ressenti de la joie, bienvenue en cette période électorale accablante, voire toxique sur le plan idéologique. Je ne veux pas invectiver les électeurs du RN, que je ne considère pas comme des fascistes mais comme des égarés.

Pourquoi cet égarement ?

Cette profonde désaffection est le produit d'inégalités sociales très profondes, mais aussi d'un manque d'explication et de clarté politique quant aux principes qui fondent notre République : justice, égalité, sécurité, laïcité. Ces principes définissent un espace public autonome, sur lequel ne devraient jamais empiéter les sphères privées et communautaires qui cherchent à imposer leur loi. Rappeler haut et fort, sans peur, ces principes, sans lesquels, comme l'a bien expliqué Montesquieu, il n'y a pas ni peuple ni gouvernement qui vaillent, n'implique aucune ségrégation, aucune excommunication.

Quel type de « je » peut-il faire rempart au « moi-nous » communautaire ?

Un « je » capable de s'extérioriser et d'accéder à l'universalité. Non pas cette universalité abstraite et arrogante, qui a heureusement été critiquée, mais bien plutôt des formes multiples d'universalité, congruentes à des formes de circulations : le fait, par exemple, que des étudiants étudient dans des universités étrangères, ou que des médecins aillent soigner des malades en dehors de leur pays. Se couler dans d'autres formes d'existence que la sienne propre, s'inquiéter pour les autres, se lier aux autres par le fait de pouvoir se parler, de pouvoir s'entendre, instaure une relation substantielle

et humaine, une relation qui a plus à voir, je crois, avec la civilité qu'avec la citoyenneté. C'est en sortant de son petit lopin ou enclos, en se désappropriant de ses origines, de sa foi, de ses préjugés, que l'on peut accéder à l'humanité que chacun porte en soi, contre la résurgence toujours possible de la sauvagerie.

Lire la critique

TTT "Nous autres Européens" : Bruno Latour et Bruno Karsenti réunis dans un dialogue ambitieux

Comment définir cette humanité commune ?

Dans le fait justement de pouvoir dire « je » mais sans que celui-ci forme un monde à part, inaccessible aux autres, et sans que celui-ci se dissolve dans une totalité, une fusion communautaire reposant sur l'ethnie, la race, la religion. Le « je » est en effet ce que chacun peut s'attribuer sans usurpation et sans priver autrui. La meilleure façon d'être avec l'autre consiste dans cette optique à pouvoir se substituer à lui, à pouvoir lui prendre des mains ce qu'il ne peut pas ou plus accomplir par lui-même. Il existe par là même une continuité fondamentale entre les hommes, entre les « je », entre les âmes, bien plus vastes et généreuses que ce petit moi, totem de notre époque, qui croit former à lui tout seul une espèce dont il serait l'unique exemplaire — ce que Freud nommait déjà le « *narcissisme des petites différences* ».

**J'ai le fol espoir qu'on cesse de
faire l'apologie des différences,
qui sont le plus souvent des
appels à se retrancher sur soi.**

Qu'est-ce qui permet cette continuité ?

Je suis, reste tout à fait cartésien et considère qu'en tant qu'humains nous sommes avant tout des êtres de langage, des êtres pensants et rationnels. Cette capacité d'abstraction devrait permettre d'imaginer un autre à sa place et de s'imaginer à la place d'un autre. Cette capacité de jugement devrait permettre de ne pas réagir avec passion, de voir les choses comme elles sont, de comprendre ainsi qu'un meurtre est un meurtre, et qu'il ne change pas de connotation selon que l'on est israélien ou palestinien. J'aimerais que les hommes réagissent à ce qui arrive aux autres hommes en tant qu'hommes, en tant que membres d'une unique et indivisible espèce humaine.

Vous citez d'ailleurs *L'Espèce humaine*, ouvrage écrit par l'écrivain rescapé des camps Robert Antelme (1917-1990).

« *Il n'y a pas des espèces humaines, il y a une espèce humaine* », affirmait-il. J'ai le fol espoir qu'on cesse de faire l'apologie des différences, qui sont le plus souvent des appels à se retrancher sur soi, à enfermer l'individu dans la

prison de son appartenance à une communauté ou à une religion, à sa couleur de peau ou à son sexe. Car c'est de la négation ou du mépris de l'unité foncière de l'espèce humaine que proviennent toujours les pires actes de barbarie.

Éd. PUF, 376 p., 26 €.

(1) Isabelle Alfandary, Paul Audi, Étienne Bimbenet, Catherine Chalié, Marc Crépon, Sandra Laugier, Claire Marin, Géraldine Muhlmann, Judith Revel, Camille Riquier et Patrick Savidan.

(2) Cérémonie disponible [sur YouTube](#).

Livres

Philosophie

Cher lecteur, chère lectrice,
Nous travaillons sur une nouvelle interface de commentaires
afin de vous offrir le plus grand confort pour dialoguer.
Merci de votre patience.

SUIVEZ-NOUS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



ÉVÉNEMENTS CULTURELS

Festival de Cannes
Festival d'Avignon
Festivals d'été
César du cinéma
Victoires de la musique
Prix Goncourt
Nuit des Molières

À NE PAS MANQUER

La sélection télé du jour
Les sorties cinéma de la semaine
Nos recommandations séries
Nos recommandations films
Où manger à Paris ?
Où boire un verre ?

SERVICES

Avantages abonnés
Télérama Sorties
Mots croisés
Télérama Boutique
Les newsletters
Offrir un abonnement
JustWatch 

Continuez sur notre
application



Télérama©
2024

Qui sommes-
nous ?

Aide/Contact

CGVU

Mentions
légales

Charte
d'éthique

Confidentialité

Paramétrer les
cookies

Sites du
groupe

Le
Monde

Le
Nouvel
Obs

Courrier
International

Le
Huffington
Post

Le Monde
diplomatique

La
Vie